



HAL
open science

Du conte de fées au pessimisme moral : la scène de rencontre dans *La Princesse de Clèves*

François-Ronan Dubois

► **To cite this version:**

François-Ronan Dubois. Du conte de fées au pessimisme moral : la scène de rencontre dans *La Princesse de Clèves*. Carine Capone, Juliette Lormier, Julie Zamorano. *La Rencontre*, Presses Universitaires du Septentrion, pp.39-48, 2014, Actes. halshs-01015566

HAL Id: halshs-01015566

<https://shs.hal.science/halshs-01015566>

Submitted on 26 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dubois, François-Ronan (2014) : « Du conte de fées au pessimisme moral : la scène de rencontre dans *La Princesse de Clèves* » in Carine Capone, Juliette Lormier et Julie Zamorano, *La Rencontre*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 39-48.

Du conte de fées au pessimisme moral : la scène de rencontre dans *La Princesse de Clèves*

Publiée anonymement en 1678 chez l'imprimeur parisien Claude Barbin, la nouvelle historique de *La Princesse de Clèves*¹, à sa parution, est un succès de librairie. Évoquée avec curiosité dans les correspondances de ses contemporains dès l'année 1677, elle est soutenue par une campagne de presse orchestrée par Donneau de Visé, le fondateur et rédacteur principal du périodique *Mercure Galant*, qui invite ses lecteurs à donner leur opinion sur les événements principaux du récit². Le succès ne se dément pas au siècle suivant et, bien vite, *La Princesse de Clèves* devient un classique de la littérature française, parangon de l'âge classique. D'André Gide³ à Nicolas Sarkozy⁴, nombreux sont ceux à reconnaître, au vingtième siècle, le rôle emblématique de cette nouvelle au sein de la littérature française.

Les nombreuses scènes remarquables du roman ont considérablement contribué à cette bonne fortune. Il n'est pas impossible de considérer *La Princesse de Clèves* comme une succession de scènes marquantes que le récit relierait entre elles, archipel d'instant-clés, souvent théâtraux, et faits pour exciter l'attention et l'imagination du lecteur. Ce sont ces scènes, souvent, qui ont concentré l'attention critique, jusqu'à recevoir, dans l'ensemble de la bibliographie concernant l'œuvre, un nom consacré : le bal, l'aveu, la nuit à Coulommiers, la lettre, la dernière entrevue.

La rencontre tient certainement une place de choix dans cet ensemble. Encore faut-il s'entendre. La première rencontre de la nouvelle conduit le Prince de Clèves à observer Mademoiselle de Chartres, récemment arrivée à la cour, alors qu'elle choisit des bijoux chez un joaillier. Scène presque fantasmagique que cette première rencontre, dont le texte même, par les pensées de Monsieur de Clèves, souligne l'in vraisemblable étrangeté :

Sa jeunesse lui faisait croire que c'était une fille, mais, ne lui voyant point de mère, et l'Italien qui ne la connaissait point l'appelant madame, il ne savait que penser, et il la regardait toujours avec étonnement. Il s'aperçut que ses regards l'embarrassaient, contre l'ordinaire des jeunes personnes qui voient toujours avec plaisir l'effet de leur beauté ; il lui parut même qu'il était cause qu'elle avait de l'impatience de s'en aller, et en effet elle sortit assez promptement. (P.C., p. 35)

Valincour, qui commente scrupuleusement *La Princesse de Clèves* dans ses *Lettres à Madame la Marquise *** sur la Princesse de Clèves*, ne manque pas de relever ce passage et de s'étonner qu'une jeune fille puisse ainsi aller chez le joaillier sans compagnie⁵. La première apparition de la Princesse de Clèves est ainsi une apparition extra-mondaine, qui contrevient aux règles de l'univers fictionnel dans lequel elle évolue et des règles qui ordonnent la production de semblables univers⁶. La scène est importante d'un point de vue narratif (l'héroïne apparaît pour la première fois, elle rencontre celui qui va lui donner son nom) et esthétique (le roman expose sa relation aux règles poétiques de l'époque).

¹ Marie-Madeleine de Lafayette, *La Princesse de Clèves* [1678], éd. critique par Antoine Adam, Paris, Flammarion, 1966. La référence à l'édition se fera par la mention « P.C. » suivie de la page.

² Jean Donneau de Visé, *Nouveau Mercure galant*, Paris, Au Palais, mai 1678, p. 55-64 et octobre 1678, p. 315-326.

³ André Gide, *Œuvres Critiques*, éd. critique par P. Masson, Paris, Gallimard, 1999. p. 268-273.

⁴ Dans les discours de Nicolas Sarkozy, *La Princesse de Clèves* n'est pas, en effet, analysée pour elle-même : elle joue un rôle emblématique, pour l'ensemble de la littérature. Que cette littérature soit valorisée ou dévalorisée est, de ce point de vue, indifférent.

⁵ Valincour, *Lettres à Madame la Marquise *** sur la Princesse de Clèves* [1678], éd. critique par Christine Montalbetti, Paris, Flammarion, 2001, p. 36.

⁶ Voir à ce propos : Nicholas Paige, *Before Fiction : the Ancien Régime of the Novel*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2011, p. 35-61.

Dubois, François-Ronan (2014) : « Du conte de fées au pessimisme moral : la scène de rencontre dans *La Princesse de Clèves* » in Carine Capone, Juliette Lormier et Julie Zamorano, *La Rencontre*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 39-48.

Ce n'est pourtant pas cette rencontre que la critique lafayetteenne appelle la rencontre et ce n'est pas cette scène à laquelle Jean Rousset s'intéresse dans son ouvrage bien connu⁷ ; c'est la scène dans laquelle la Princesse de Clèves, mariée, rencontre lors d'un bal le Duc de Nemours qui suscite les plus amples commentaires. Il importe de rappeler ici cette page célèbre :

[La Princesse] passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure ; le bal commença et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser, et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surpris de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne ; mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini sans leur donner le loisir de parler à personne et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne s'en doutaient point.

— Pour moi, madame, dit M. de Nemours, je n'ai pas d'incertitude ; mais comme Mme de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom.

— Je crois, dit Mme la Dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien.

— Je vous assure, madame, reprit Mme de Clèves, qui paraissait un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez.

— Vous devinez fort bien, répondit Mme la Dauphine ; et il y a même quelque chose d'obligeant pour M. de Nemours à ne vouloir pas avouer que vous le connaissez sans l'avoir jamais vu. (P.C., p. 48-49)

Cette rencontre, bien sûr, n'est pas entièrement différente de la première : s'y retrouve le lexique de la beauté et de la surprise, qui conduit à distinguer l'héroïne de toutes les autres femmes. Les deux scènes, le bal, la noble inconnue qui assortit des pierreries, paraissent naître plutôt d'un conte de fées que d'une nouvelle dont la fin ne laisse aucune place à l'émerveillement. Enfin, dans un cas comme dans l'autre, le premier regard fait naître chez l'homme qui contemple Madame de Clèves une passion immodérée. Les différences sont également sensibles. Quand M. de Clèves contemplait sa future épouse, celle qui était encore Mademoiselle de Chartres ne prenait qu'une part bien discrète aux sentiments naissants ; tout au contraire, il n'est pas besoin d'être un lecteur très habile pour deviner ici que l'impression faite par M. de Nemours sur la jeune femme est bien plus considérable. Rencontre à sens unique, si l'on peut dire, que celle de M. de Clèves avec Mademoiselle de Chartres ; rencontre réciproque que celle de Mme de Clèves avec M. de Nemours.

Pour analyser cette scène, les outils ne manquent pas. Le roman précieux, l'esthétique du travestissement ou les scènes de reconnaissance sont autant de clés qui permettent de mieux comprendre ce qui se joue dans cette découverte épiphanique. Ces outils, cependant, ne paraissent pas suffire pour rendre compte de la cohérence narrative du texte, c'est-à-dire pour expliquer la manière dont un épisode aussi féérique conduit à une fin tragique. Sans doute cette cohérence n'est-elle pas absolument nécessaire et il ne paraît pas inconcevable que l'une et l'autre de ces scènes de rencontre constituent, dans la nouvelle, deux épisodes isolés et

⁷ Jean Rousset, *Leurs yeux se rencontrèrent : la scène de première vue dans le roman*, Paris, José Corti, 1981, p. 104-108.

Dubois, François-Ronan (2014) : « Du conte de fées au pessimisme moral : la scène de rencontre dans *La Princesse de Clèves* » in Carine Capone, Juliette Lormier et Julie Zamorano, *La Rencontre*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 39-48.

bienheureux, images fugitives par exemple d'un monde merveilleux mais toujours déjà perdu, dont l'irruption dans le récit ne ferait qu'en assombrir encore les autres pages. Il est possible cependant d'explorer une autre solution, qui tendrait à soutenir la cohérence narrative de la nouvelle et à affirmer que dans cette scène même, dans ce bal tout de beauté et d'éclat, s'annonce le problème fondamental de l'histoire. La première tâche qui se présente est la description précise de cette première rencontre. Impossible de ne pas être frappé par sa disposition très particulière, qu'une comparaison avec la première rencontre, entre M. de Clèves et Mlle de Chartres, éclaire singulièrement :

Le lendemain que [Mademoiselle de Chartres] fut arrivée, elle alla pour assortir des pierreries chez un Italien qui en trafiquait par tout le monde. [...] Comme elle y était, le prince de Clèves y arriva. Il fut tellement surpris de sa beauté qu'il ne cacha pas sa surprise ; et Mlle de Chartres ne put s'empêcher de rougir en voyant l'étonnement qu'elle lui avait donné. Elle se remit néanmoins, sans témoigner d'autre attention aux actions de ce prince que celle que la civilité lui devait donner pour un homme tel qu'il paraissait. M. de Clèves la regardait avec admiration, et il ne pouvait comprendre qui était cette belle personne qu'il ne connaissait point. (P.C., p. 35)

La première différence est, bien entendu, celle de la réciprocité : si M. de Clèves est frappé par la beauté de la jeune fille, Mlle de Chartres n'est émue que par l'attention qui lui est portée. Au contraire, c'est un intérêt entièrement personnel qui suscite ses vives émotions lors du bal. La seconde différence est celle de la connaissance préalable : si M. de Nemours reconnaît sans difficulté celle avec qui il danse et qu'il n'a pourtant jamais vue, M. de Clèves est pour sa part incapable de nommer l'étrangère. De la même façon, Mme de Clèves devine « d'abord », c'est-à-dire immédiatement, l'identité de M. de Nemours, quand elle ne fait que supposer le rang du Prince dans la joaillerie. À proprement parler, il n'y aurait donc qu'une scène de première rencontre dans cette nouvelle : celle entre Mlle de Chartres et le Prince de Clèves. La scène du bal est plus exactement une scène de reconnaissance.

Que M. de Nemours reconnaisse la Princesse ne surprend pas le lecteur. Dès son apparition dans l'histoire, la jeune femme a concentré l'attention du narrateur et des personnages principaux, dont il a été d'abord longuement question. Puisque les projets de mariage que Madame de Chartres forme pour sa fille agitent les différentes cabales de la cour, Mademoiselle de Chartres devient l'objet de toutes les discussions et, matériellement, occupe l'espace romanesque. La reconnaissance par la Princesse de M. de Nemours est également préparée par le texte, quelques lignes avant la scène de la rencontre :

[M. de Nemours] arriva la veille des fiançailles ; et, dès le même soir qu'il fut arrivé, il alla rendre compte au roi de l'état de son dessein et recevoir ses ordres et ses conseils pour ce qu'il lui restait à faire. Il alla ensuite chez les reines. Mme de Clèves n'y était pas, de sorte qu'elle ne le vit point et ne sut pas même qu'il fût arrivé. Elle avait oui parler de ce prince à tout le monde comme de ce qu'il y avait de mieux fait et de plus agréable à la cour ; et surtout Mme la Dauphine le lui avait dépeint d'une sorte et lui en avait parlé tant de fois qu'elle lui avait donné de la curiosité, et même de l'impatience à le voir. (P.C., p. 47-48).

Les deux héros disposent donc d'une connaissance préalable étendue de la personne qu'ils vont rencontrer ; d'un point de vue phénoménal, ils ont donc chacun déjà rencontré un être tel qu'il porte le nom de Mme de Clèves ou de M. de Nemours. C'est une idée de la personne qu'ils construisent à partir d'autres idées, fournies à eux par la rumeur publique, idée par conséquent fort différente de celle que construit le Prince de Clèves et qui se fonde sur la personne réellement considérée. En d'autres termes, il faut observer que M. de Nemours et Mme de Clèves sont d'abord l'un pour l'autre des idées de second degré, des idées d'idées deux fois éloignées de la vérité de la chose elle-même, tandis que M. de Clèves est d'un degré plus proche.

Dubois, François-Ronan (2014) : « Du conte de fées au pessimisme moral : la scène de rencontre dans *La Princesse de Clèves* » in Carine Capone, Juliette Lormier et Julie Zamorano, *La Rencontre*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 39-48.

Les deux rencontres physiques sont alors deux processus fort différents. Dans le premier cas, M. de Clèves et Mademoiselle de Chartres construisent une idée l'un de l'autre. Dans le second cas, Mme de Clèves et M. de Nemours identifient un être réel avec l'être idéal qu'ils ont construit : c'est la première étape, que l'on peut appeler l'étape de l'élaboration phénoménale. Le problème est celui de la coïncidence entre deux êtres d'ordres ontologiques différents : l'être idéal, que l'on peut comprendre comme une construction fantasmatique, et l'être réel.

L'être idéal est construit par le texte au moyen des superlatifs et des comparaisons. Parmi un ensemble déterminé, M. de Nemours et Mme de Clèves sont ce qu'il y a de mieux : les êtres les plus beaux, les plus brillants, les plus nobles. L'être idéal n'est pas porteur d'une identité propre, mais d'une distinction : il est un système fixe de qualités exceptionnelles, dont la spécificité ne peut se comprendre qu'au regard des autres éléments qui composent l'ensemble dont il est extrait. Le portrait de M. de Nemours, dans les premières pages de la nouvelle, n'évoque aucune particularité exclusivement personnelle :

[Le vidame de Chartres] était seul digne d'être comparé au duc de Nemours, si quelqu'un lui eût pu être comparable. Mais ce prince était un chef-d'œuvre de la nature ; ce qu'il avait de moins admirable, c'était d'être l'homme du monde le mieux fait et le plus beau. Ce qui le mettait au-dessus des autres était une valeur incomparable, et un agrément dans son esprit, dans son visage et dans ses actions que l'on n'a jamais vu qu'à lui seul ; il avait un enjouement qui plaisait également aux hommes et aux femmes, une adresse extraordinaire dans tous ses exercices, une manière de s'habiller qui était toujours suivie de tout le monde, sans pouvoir être imitée, et enfin un air dans toute sa personne qui faisait qu'on ne pouvait regarder que lui dans les lieux où il paraissait. (P.C., p. 29-30)

Puisque le propre du duc de Nemours est d'être inimitable et incomparable, il n'est possible de saisir son identité personnelle que par la comparaison. Aucune qualité matérielle pour le duc de Nemours : le narrateur ne nous dit pas s'il est grand ou brun, comme il peut le faire pour d'autres personnages. C'est au lecteur de se représenter, à partir des hommes qu'il connaît, un homme tel qu'il les surpasse tous et en toutes circonstances, c'est-à-dire un parangon, plutôt qu'un être particulier.

Ainsi portraituré pour la Princesse de Clèves par la rumeur publique, le duc de Nemours ne saurait exister. Il est impossible que l'être réel qu'elle rencontre s'accorde exactement à l'être idéal, et donc purement verbal, qui lui a été décrit. Pour le dire autrement, le réel excède les mots. En reconnaissant Monsieur de Nemours en Monsieur de Nemours, la Princesse procède aussi à une méconnaissance : dans cette rencontre, elle conçoit le désir de Monsieur de Nemours tel qu'on le lui a décrit et non tel qu'il est réellement. Le même phénomène se produit naturellement pour Monsieur de Nemours, de sorte que les deux amants, avant de se découvrir, figent le désir qu'ils ont l'un de l'autre.

La scène serait ainsi assez complexe si à la rencontre-reconnaissance ne se joignait pas une réflexion, provoquée par la discussion avec le roi et les reines. Ce bref dialogue conduit les deux personnages principaux à envisager chez l'autre une réaction semblable à celle qu'ils ont sentie, c'est-à-dire à comprendre qu'ils ont été reconnus par l'autre de la même façon qu'ils l'ont reconnu. Cette prise de conscience est une aliénation : elle construit dans la conscience du sujet un être autre et l'invite à se considérer, non plus comme un être indivis, mais comme un sujet qui existe à la fois comme soi-même pour soi-même et comme un autre pour l'autre.

Par exemple, la Princesse de Clèves, en constatant que Nemours l'a reconnue et trouvant en elle-même l'exemple de ce phénomène, constate qu'il avait d'elle une idée préalable, que cette idée est nécessairement différente de son être propre et qu'elle est donc, pour M. de Nemours, quelqu'un d'autre qu'elle-même. Un nouveau problème de coïncidence se noue alors, qui n'implique plus uniquement le rapport du sujet à l'autre (faire que l'autre en

Dubois, François-Ronan (2014) : « Du conte de fées au pessimisme moral : la scène de rencontre dans *La Princesse de Clèves* » in Carine Capone, Juliette Lormier et Julie Zamorano, *La Rencontre*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 39-48.

lui-même soit tel qu'il est pour moi) mais le rapport du sujet à soi-même (faire que je sois en moi-même tel que je suis pour l'autre). En d'autres termes, la substance simple du sujet se scinde en deux et il existe, entre ce que le sujet est et ce qu'il est pour l'autre, un manque à être, manque à être nécessaire à l'existence singulière du sujet dans l'ensemble auquel il appartient.

Cette scission de la substance simple du sujet affecte diversement les deux personnages. Nemours est par excellence le personnage qui comble le manque à être entre son être propre et son être pour les autres : il est un personnage entièrement fait de réputation et qui se montre, perpétuellement, à la hauteur de celle-ci. Ainsi est-ce sur sa seule réputation que la reine d'Angleterre nourrit, sans l'avoir jamais rencontré, le projet de l'épouser et le roi de France ne doute pas que la chose soit possible. Ces discussions sur l'affaire d'Angleterre précèdent immédiatement la scène du bal et rendent présente pour le lecteur la différence qui existe, en la matière, entre Mme de Clèves et son cavalier.

Mme de Clèves en revanche, depuis son apparition, est représentée comme un être simple, c'est-à-dire un être sans profondeur : elle est tout entière ce qu'elle paraît être et il n'existe pas, entre son personnage et sa personne, une différence sensible. Ce n'est qu'à partir de sa rencontre avec Nemours que la nouvelle expose les fameux monologues intérieurs qui lui ont acquis la réputation de premier roman psychologique ou de premier roman d'analyse. Or, cette analyse psychologique de la Princesse par elle-même, qui se distingue donc de la description de la Princesse par le narrateur, se fait sous le regard intériorisé du duc de Nemours qui fonde la scission de la substance simple :

Mme de Clèves demeura seule, et sitôt qu'elle ne fut plus soutenue par cette joie que donne la présence de ce que l'on aime, elle revint comme d'un songe ; elle regarda avec étonnement la prodigieuse différence de l'état où elle était le soir d'avec celui où elle se trouvait alors. [...] Quand elle pensait qu'elle s'était reproché comme un crime, le jour précédent, de lui avoir donné des marques de sensibilité que la seule compassion pouvait avoir fait naître et que, par son aigreur, elle lui avait fait paraître des sentiments de jalousie qui étaient des preuves certaines de passion, elle ne se reconnaissait plus elle-même. Quand elle pensait encore que M. de Nemours voyait bien qu'elle connaissait son amour, qu'il voyait bien aussi que, malgré cette connaissance, elle ne l'en traitait pas plus mal en présence même de son mari, qu'au contraire elle ne l'avait jamais regardé si favorablement, [...] elle trouvait qu'elle était d'intelligence avec M. de Nemours, qu'elle trompait le mari du monde qui méritait le moins d'être trompé, et elle était honteuse de paraître si peu digne d'estime aux yeux mêmes de son amant. (P.C., p. 124)

Il y a ici deux choses remarquables. La première, c'est que Madame de Clèves est désormais en possession d'un lexique développé qui lui permet une analyse complexe des sentiments, alors même qu'au début de la nouvelle, elle s'avouait incapable de comprendre les raisons qui expliquaient l'insatisfaction de son mari.

— Est-il possible, lui disait-il, que je puisse n'être pas heureux en vous épousant ? Cependant il est vrai que je ne le suis pas. Vous n'avez pour moi qu'une sorte de bonté qui ne me peut satisfaire ; vous n'avez ni impatience, ni inquiétude, ni chagrin ; vous n'êtes pas plus touchée de ma passion que vous le seriez d'un attachement qui ne serait fondé que sur les avantages de votre fortune et non pas sur les charmes de votre personne. [...] Madame de Chartres ne savait que répondre, et ces distinctions étaient au-dessus de ses connaissances. (P.C., p. 44-45)

La rencontre avec sa propre altérité confère donc des capacités d'analyse dont l'esprit simple, c'est-à-dire indivis, est dénué, précisément à cause de son indivision. Le second élément remarquable du monologue de la Princesse réside dans les caractéristiques de l'être qu'elle voudrait paraître « aux yeux mêmes de son amant » : elle voudrait être vertueuse et fidèle à

Dubois, François-Ronan (2014) : « Du conte de fées au pessimisme moral : la scène de rencontre dans *La Princesse de Clèves* » in Carine Capone, Juliette Lormier et Julie Zamorano, *La Rencontre*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 39-48.

son ami. Le lecteur pour sa part ne doute pas que M. de Nemours préférerait qu'elle le fût un peu moins.

Cette petite différence doit être expliquée : c'est que Madame de Clèves n'a pas accès à l'être idéal qu'elle est pour M. de Nemours. Elle ne peut que concevoir l'être idéal qu'elle est pour M. de Nemours selon elle-même, c'est-à-dire dans une conception éloignée de quatre degrés de la vérité : 1) elle-même, 2) elle-même dans le discours des autres, 3) elle-même pour M. de Nemours à partir du discours des autres, 4) elle-même pour M. de Nemours à partir d'elle-même pour elle-même. C'est bien sûr à ce quatrième degré que se joue la difficulté. Ce n'est pas en elle-même que Mme de Clèves trouvera une idée de soi à partir de laquelle former l'idée de sa personne que nourrit le duc de Nemours, puisque précisément la Princesse tient de la conscience de la présence de cette idée chez M. de Nemours sa propre conscience. Il faut donc que ce soit par le discours des autres que ce processus agisse, de sorte que la quatrième étape de la scission se replie sur la deuxième. En d'autres termes, la jeune femme sélectionne parmi les discours qui la définissent un discours qu'elle conçoit comme celui que tiendrait M. de Nemours.

Il n'est pas difficile d'identifier ce discours fondateur : c'est celui de Mme de Chartres, la mère de l'héroïne, dont la teneur est évoquée par le narrateur quelques lignes avant l'arrivée de Mlle de Chartres à la cour.

Mme de Chartres faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance ; mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée. (P.C., p. 34)

L'éclat, l'élévation et la beauté sont les caractéristiques qui, chez M. de Nemours, suscitent le désir de Mme de Clèves quand elle l'aperçoit pour la première fois. Dans la mesure où elle prend conscience, grâce à la discussion avec le roi et les reines, que la réaction de M. de Nemours a été semblable à la sienne, elle est portée à supposer que c'est son éclat, son élévation et sa beauté qui ont séduit M. de Nemours. Or, selon Mme de Chartres, sans vertu, ces qualités n'ont pas d'intérêt et la vertu est d'être fidèle à son mari : il est donc nécessaire pour plaire à M. de Nemours d'être fidèle à M. de Clèves.

La Princesse de Clèves désire ainsi être telle que sa mère désirait qu'elle fût, parce que cette image d'elle est, de son point de vue, celle que désire M. de Nemours. Ces complications laissent voir combien la rencontre-reconnaissance est loin de favoriser la rencontre effective. L'amour de Mme de Clèves est bien plutôt un mouvement vers sa propre altérité, le désir d'un autre soi-même à travers le désir de l'autre, que ce désir immédiat ; la voie de l'autre est une voie barrée, car la place même que l'autre semble occuper est vide, éloignée par de multiples degrés de la vérité.

La scène du bal exige donc du lecteur une attention précise à l'organisation narrative du texte et aux récurrences lexicales. Elle reproduit et altère la scène de rencontre avec M. de Clèves, évoque le discours de Madame de Chartres et s'inscrit dans la présentation générale de la cour. Loïn d'être un îlot isolé dans le texte, relié au reste de l'histoire par la matière plutôt que par la structure du récit, la scène du bal concentre les effets. Elle reprend d'un côté ce qui précède et, de l'autre, annonce ce qui suit. La féerie de la rencontre entre les deux héros paraît presque ironique en effet, tant elle annonce, avec un pessimisme moral fondamental, l'impossibilité d'un amour heureux. Jamais Mme de Clèves ne désire s'unir à M. de Nemours, puisqu'elle désire Nemours en tant qu'il la désire inaccessible. En cela précisément, le désir de

Dubois, François-Ronan (2014) : « Du conte de fées au pessimisme moral : la scène de rencontre dans *La Princesse de Clèves* » in Carine Capone, Juliette Lormier et Julie Zamorano, *La Rencontre*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 39-48.

Mme de Clèves est finalement satisfaite : elle aura été pour Monsieur de Nemours un être inaccessible, et en laissant à sa mort des « exemples de vertu inimitables » (P.C., p. 315), elle aura comblé le manque à être qui existait entre ce qu'elle était et ce qu'elle s'imaginait être pour l'autre. La vie de personne individuelle aura été éphémère pour la Princesse : parangon indistinct de beauté à son début, elle devient parangon indistinct de vertu à sa fin. L'aliénation de soi par la rencontre réflexive avec l'autre conduit à la mort, c'est-à-dire à la dissolution des particularités, et l'existence individuelle n'est qu'une parenthèse dans le néant.

François-Ronan DUBOIS

UMR LIRE

Université Stendhal — Grenoble 3

francoisronandubois@gmail.com